

Troublants troubles de l'identité de sexe et de genre¹ : Qu'en penser ? Que dire ? Que faire ?

Table des matières

I/ Introduction	1
Situations multiples.....	1
Intention de ce texte	2
De quoi parle-t-on ?	2
Un phénomène en expansion	2
II/ La dysphorie de genre : qu'en penser ?.....	4
La dysphorie de genre, à qui la faute ? Y a-t-il même faute ?.....	4
Clarification sur le masculin et le féminin	5
Conséquences de l'unité et de la dualité humaine.....	7
Un type biblique éclairant : l'eunuque.....	8
III/ La dysphorie de genre : comment accompagner ?	9
Introduction : distinguer les situations	9
Tenir l'accueil et la vérité.....	10
Entre espérance et réalisme	111
Une démarche volontaire	122
La primauté de l'identité en Christ	12
Le rôle de l'Église.....	12
Un témoignage.....	133
IV/ Conclusion	13
Annexes.....	155

I/ Introduction

Situations multiples

- *Dans une entreprise un homme se prétendant femme s'introduit dans les toilettes des femmes effrayant celles-ci. Il est convoqué par son employeur qui le sanctionne le renvoyant au fait qu'il est toujours un homme à l'état-civil. Au moment où nous écrivons, pour pouvoir changer de sexe à l'état-civil en France, il faut passer devant un juge qui apprécie la vraisemblance du changement social de genre. Mais qu'en est-il si, comme c'est déjà le cas dans certains pays (Suisse, Espagne, Portugal), le changement de sexe à l'état-civil peut s'obtenir sur simple déclaration à partir de 16 ans ?*
- *Un enfant ou un jeune se mutilé car il n'accepte pas son corps. Il affirme non seulement se ressentir du sexe opposé à son sexe biologique mais être du sexe opposé. C'est ce qu'on appelle la dysphorie de genre.*

¹ Un lexique des termes techniques figure en annexe.

- Une personne manifestement féminine vous demande de la considérer et de l'appeler comme un homme.
- Un adolescent se prétend « non binaire » pouvant passer d'un genre à l'autre à volonté ou ne voulant pas être classé.

Ces quelques exemples montrent que les problèmes ne sont pas du même niveau. Trouble à l'ordre social dans le premier cas. Souffrance psychologique qui demande un soin dans le cas d'un enfant en « dysphorie de genre ». Revendication qui met à l'épreuve la notion de vérité dans le langage et dans les relations.

Intention de ce texte

Par le titre, « Troublants troubles... », nous annonçons un sujet difficile à appréhender et à aborder, d'une part dans sa définition, d'autre part par sa diversité qui semble d'emblée exclure toute tentative de généralisation. Toutefois, se pencher sur ce sujet est devenu indispensable du fait que ce phénomène, pourtant minoritaire, est aujourd'hui devenu un enjeu de société avec, notamment, une revendication de droits civiques. Et voici alors une autre difficulté éprouvée, celle d'apporter une parole édifiante pour nos Églises en évitant deux écueils : l'instrumentalisation de la Parole pour soutenir une thèse évangélique avec le risque de stigmatiser une population en souffrance ou, au contraire, d'adhérer à un certain conformisme libéral au risque de « perdre notre âme ». Tel est l'enjeu de cette réflexion que nous avons voulu mener dans un souci pastoral.

De quoi parle-t-on ?

Certains² entendent par *genre* ce qui désigne l'ensemble des caractéristiques relatives à la masculinité et à la féminité ne relevant pas de la biologie mais d'une construction sociale. Le *genre* se distinguerait ainsi du concept de *sexe* en se focalisant sur les différences non biologiques entre les femmes et les hommes. Il serait une construction sociale qui attribue notamment par l'usage (habitudes, coutumes, traditions, etc.) des rôles, des tâches, des caractéristiques et des attributs différenciés à chaque sexe sans que cela n'ait de fondement biologique explicatif³, et ce tout en variant selon les époques et les cultures.

Nous estimons cette conception trop schématique et inexacte. Par sexe et genre nous désignons plutôt deux aspects d'une même réalité, le sexe relevant d'une différence génétique, anatomique et hormonale et le genre tout ce qui se tisse dessus au fil de notre histoire, que ce soit en harmonie ou en dysharmonie⁴.

Il y a en effet un fondement biologique, ténu mais net : la différence sexuée elle-même. Elle n'explique pas la spécificité de telle ou telle marque de féminité ou masculinité dans telle ou telle culture. Mais elle explique qu'on distingue partout, de bien des manières, l'apparence mâle et femelle.

Un phénomène en expansion

Ce qui semblait jusque dans les années 2000 un trouble dans l'identité sexuée limité à peu d'adultes, dont une minorité recourait à la chirurgie sous condition d'expertise psychiatrique (en

² Notamment les promoteurs des « théories du genre ».

³ Cette affirmation est remise en cause par des études en IRM récentes (voir annexe 2).

⁴ On pourrait définir le genre ainsi : il est la manière de vivre personnellement, inter-personnellement, culturellement, socialement et politiquement son sexe. On pourrait aussi parler d'une combinaison de trois facteurs : le corps-objet (critère anatomique/corporel), le corps-sujet (condition subjective, psychologique et émotionnel), le corps social (l'environnement, la culture, etc.). Comme l'évoque l'éthicien Bruno Saintôt (s.j.) dans ses interventions à ce sujet.

France jusqu'en 2010 et dans le monde jusqu'en 2019 selon l'avis de l'OMS⁵) est devenu un phénomène de société avec, par exemple, une revendication par des adolescents et adolescentes d'un ressenti transgenre qui donnerait droit à une transition sociale allant du changement du prénom d'usage à une modification de l'état-civil, puis à une demande de traitement hormonaux voire à une opération chirurgicale. Comme le rappelle un rapport du Sénat sur la trans-identification des mineurs de mars 2024 : « en France, comme à l'étranger, il apparaît que le débat scientifique et médical sur le sujet est tendu. Sous couvert de la lutte, nécessaire, contre les discriminations et pour les droits des minorités, certaines associations tentent d'imposer dans les instances nationales et internationales le principe de l'autodétermination de l'enfant, au préjudice de l'autorité parentale et de preuves scientifiques de qualité. » Il s'agirait alors d'une revendication d'un véritable droit civique à choisir son genre, comme si le sexe relevait d'une injustice à corriger.

Ce phénomène troublant de se sentir étranger à son propre corps, par exemple fille/femme dans un corps de garçon/homme ou vice-versa, génère une souffrance pour les enfants, les adultes et les familles et a reçu un écho médiatique inédit qui pousse ces personnes à consulter. La souffrance générée par cette incongruence entre sexe et genre ressenti a été médicalement qualifiée de « dysphorie ». Cette souffrance est réelle et nous voulons l'entendre et la prendre en compte afin de mieux accompagner ces enfants, ces adolescents, ces adultes et leurs familles.

Il faut ici souligner que les questionnements identitaires sont fréquents chez les enfants, se traduisant par un véritable mal-être face à leur identité sexuée⁶. Les pays occidentaux ont même observé une augmentation très importante de jeunes en questionnement de genre, en particulier ces dix dernières années. Aux États-Unis d'Amérique, le diagnostic de dysphorie de genre chez les jeunes âgés de 6 à 17 ans est passé de 15 172 en 2017 à 42 167 en 2021. On ne dispose pas à l'heure actuelle en France d'enquête épidémiologique concernant la prévalence de la dysphorie de genre chez l'enfant et pour les populations âgées de 15 ans ou plus, les estimations de prévalence demeurant très variables. En effet, selon le Congrès Français de Psychiatrie de 2014, la prévalence variait de 0,005 à 0,014% pour les adultes nés de sexe masculin et de 0,002 à 0,003% pour les personnes nées femmes. La sous-estimation de ces taux est probable : tous les adolescents et les adultes ne sollicitent pas un traitement hormonal et chirurgical auprès de centres spécialisés. Pour l'enfant et l'adolescent, le MSD⁷ évalue la prévalence de 1,2% à 2,7% pour ceux qui se considèrent comme transgenres et de 2,5% à 8,4% pour ceux qui pensent être en incongruence de genre⁸.

Cela étant dit, pour l'immense majorité d'entre eux⁹, le trouble cesse avant l'âge adulte. Plus précisément, tout dépend de l'âge de la survenue du trouble : à la petite enfance ou plus tard. En effet, les formes tardives qui ne s'enracinent pas au cours des premières phases de la construction de l'identité sexuée sont celles qui soulèvent les questions les plus difficiles au corps médical.

⁵ La 11ème version de la classification internationale des maladies (CIM) de l'OMS a été adoptée à l'Assemblée Mondiale de la Santé (AMS) en mai 2019. Désormais la transidentité ne figure plus dans la liste des troubles mentaux mais dans celle des troubles de la sexualité.

⁶ Andrew Walker, *Dieu et le débat transgenre*, BFL Editions, 2021, témoigne : « Mon fils de dix ans m'a raconté qu'aujourd'hui à l'école une fille de son âge est allée dans les toilettes garçons et il a ajouté qu'elle n'est plus une fille et qu'elle s'appelle Brice » (p.112).

⁷ MSD = Manuel de référence de diagnostic et statistique des troubles mentaux et psychiatriques de l'Association américaine de Psychiatrie (appelé simplement le « Manuel » aux États-Unis et au Canada). Il existe depuis 1889. La dernière version a été publiée le 18 mai 2013 et la dernière édition en 2022. Disponible en ligne : <https://www.msmanuals.com/fr/professional>

⁸ L'incongruence est un ressenti intime alors que la transidentité est clairement assumée.

⁹ De 77 à 94 % selon les études citées par l'association mondiale des professionnels en santé transgenre, la WPATH.

II/ La dysphorie de genre : qu'en penser ?

La dysphorie de genre : à qui la faute ? Y-a-t-il même faute ?

D'où viennent ces situations de tension objective ou subjective entre le sexe et le genre ? Quelle en est la cause ? Qui en est le responsable ? Autant de questions qui intriguent. Face à ce qui était perçu comme un dysfonctionnement de la nature, les disciples de Jésus avaient ce genre de questionnement. À propos d'un aveugle de naissance, ils demandent à Jésus : « Dis-nous, Maître, pourquoi cet homme est-il né aveugle ? Est-ce à cause de son propre péché ou de celui de ses parents¹⁰ ? » Et le Maître de les inviter à changer de perspective, et de ne pas chercher la cause, mais le but, à savoir que Dieu soit glorifié par sa guérison.

Comment comprendre l'existence de ce genre de dysfonctionnement que sont l'incongruence et la dysphorie de genre ? Déjà, il nous faut affirmer que nous vivons dans un monde marqué par la rupture originelle et perpétuée avec le Dieu créateur. Cela signifie que notre vie à tous pâtit d'un certain dysfonctionnement *objectif* d'une part (comme la naissance de personnes intersexuées – ou tout autre dysfonctionnement physiologique que nous pouvons avoir) et d'un certain malaise *subjectif* d'autre part (comme le sentiment d'incongruence entre notre sexe visible et notre genre vécu – ou tout autre malaise subjectif que tous peuvent ressentir). Autrement dit, l'intersexuation, l'incongruence ou la dysphorie de genre ne sont que certaines des innombrables formes de dysfonctionnements que nous vivons tous, en notre corps et en notre âme. Ils sont peut-être simplement plus spectaculaires que des dysfonctionnements plus facilement dissimulables (bien que la dysphorie de genre puisse être aussi dissimulée).

Mais pourquoi ces dysfonctionnements chez certains (et non chez d'autres) ? Les thérapeutes peuvent identifier des dysfonctionnements biologiques dans la personne, des dysfonctionnements affectifs dans la famille ou des dysfonctionnements éducatifs ou culturels dans la société, qui ont favorisé l'émergence d'une dysphorie de genre. Ainsi les manques dans la transmission d'une saine image du féminin et du masculin¹¹, comme telle absence paternelle, telle compensation maternelle, tel phantasme de la technique toute-puissante pour transformer les corps¹², etc. Mais ce qui se cristallisera chez l'un en dysphorie de genre, en restera chez l'autre à l'état de simple incongruence de genre, et prendra même chez un troisième la forme d'un surinvestissement de son identité de sexe et de genre (hyper-féminine ou hyper-masculin). Cette expérience de pensée ne fait que radicaliser des divergences qui s'observent dans les trajectoires des membres d'une même fratrie. C'est que la cristallisation est un phénomène singulier, que le contexte ne suffit pas à en donner la raison ultime, quoi qu'il fournisse des éléments explicatifs.

Deux situations doivent toutefois être distinguées. La première est celle de la personne qui souffre réellement, soit objectivement d'un dysfonctionnement biologique (par exemple une intersexuation, des troubles hormonaux, etc.) soit subjectivement d'une dysphorie de genre soit des deux. Alors, on peut dire que c'est un aspect, éventuellement un aspect majeur, de la forme que prend chez elle le dysfonctionnement du monde. Et, si l'on suit le Christ, c'est pour que la gloire de Dieu se manifeste dans sa guérison (comme en Jean 9) ou la grâce de Dieu dans l'acceptation de cette situation (comme l'écharde dans la chair de Paul en 2 Corinthiens 12.7-9).

Une autre situation dont la fréquence augmente est celle de la personne qui vit simplement, comme tout-un-chacun, dans le malaise d'être dans un monde pécheur. Ce malaise reste, pour elle, vague et inexplicable tant qu'elle n'apprend pas et ne reconnaît pas qu'elle vit dans un monde en dysfonctionnement. Alors, une option toujours possible, c'est de donner à ce malaise l'habit d'un malaise dont on parle dans sa communauté. Ainsi tout-un-chacun peut s'expliquer son

¹⁰ Jean 9.2, traduction BDS.

¹¹ Voir le témoignage de Léo en conclusion.

¹² Comme par exemple dans le transhumanisme.

malaise par un malaise, identifié par ailleurs, mais qui n'est pas le sien. Ainsi, pour une fatigue chronique, untel pensera que sa fatigue vient d'un Covid, tel autre qu'elle vient de sa vaccination répétée, alors que peut-être tous deux sont simplement en carence de fer. Et à force de parler, notamment aux adolescents, de dysphorie de genre comme étant une situation fréquente, certains se mettent à le croire et à penser avoir découvert la clé de leur mal-être. Dans ce cas (mais non dans l'autre), la tension ressentie par la personne entre son sexe biologique et son genre vécu est induite d'un côté par le contexte social et, de l'autre, est saisie par la personne en mal d'être pour s'expliquer son mal et obtenir une direction dans laquelle lutter et penser obtenir ainsi sa libération, par la reconnaissance de ce qui serait sa singularité. Or, on a vu en introduction à quel point ce trouble était venu sur le devant de la scène. On peut donc s'attendre à ce que cette deuxième situation se multiplie.

Gardons-nous donc d'accompagner les personnes sans discernement, car ce serait insulter les vrais dysphoriques que de les considérer comme les autres. Ce serait maltraiter ceux qui s'expliquent leur malaise autre à partir du schéma dysphorique, en ne les conduisant pas à voir qu'ils se trompent, voire qu'ils sont induits en erreur sur leur propre diagnostic.

Du point de vue de la responsabilité morale personnelle, devant Dieu il faudra donc bien distinguer, tout en sachant qu'il existe des entre-deux, entre une volonté pécheresse qui s'égare en choisissant d'aller contre la volonté de Dieu et une volonté, certes pécheresse mais diminuée par des causes objectives (un déficit hormonal par exemple), qui atténue mais n'abolit pas la responsabilité morale personnelle devant Dieu : « Moins la volonté semble avoir de part ou de prise, moins sans doute l'orientation du désir sera qualifiée de coupable »¹³, ce qui ne justifie pas pour autant une pratique qui manifeste une rébellion contre la volonté de Dieu.

Clarification sur le masculin et le féminin

Cette question de la dysphorie de genre, et plus généralement du rapport entre le sexe et le genre, rencontre de plein fouet nos représentations sur ce qu'est un homme, une femme, un être humain. Quelques clarifications s'imposent donc. En effet, plusieurs visions des rapports entre masculin / féminin / humain sont en concurrence.

Deux écueils identifiés dans les discours de la société sont à éviter, bien qu'ils puissent être tentants par leur force simplificatrice. Le premier consiste à considérer comme essentiel à notre être une unique nature humaine commune, et à considérer comme accidentel ou accessoire la féminité et la masculinité. Dans cette vision, tout ce que l'on catégoriserait comme féminin ou masculin serait erroné et sans rapport avec l'unique nature humaine commune. L'intérêt éthique de cette vision est qu'elle facilite la valorisation de tout être humain, indépendamment de son sexe ou de son genre, comme participant de la commune dignité humaine. Le problème est que les deux récits primordiaux de la création de l'être humain insistent sur la dualité fondamentale de l'espèce humaine, littéralement : « mâle et femelle il les créa » (Genèse 1.27). Et dans le deuxième récit, en Genèse 2, la création de la femme est même seconde, seconde dans le temps (elle est différée) et seconde dans le principe¹⁴, Ève étant tirée d'Adam. On ne saurait donc considérer la partition de l'humanité en deux sexes comme accidentelle ou accessoire, et encore moins comme une catastrophe !

Le second écueil revient à essentialiser le masculin et le féminin, en en faisant deux natures distinctes. Certains discours féministes comme certains discours masculinistes, contemporains ou plus anciens, semblent souscrire à une telle idée, le plus souvent pour mépriser et reléguer hors de

¹³ Remarque d'Henri Blocher dans le chapitre qu'il consacre à l'homosexualité in : Alain Nisus, Luc Olekhnovitch, Louis Schweitzer (sous dir.), *Vivre en chrétien aujourd'hui*, Maison de la Bible, 2015, p.415.

¹⁴ Voir également 1Corinthiens 11.7.

l'humanité authentique soit les hommes soit les femmes. D'un tel point de vue, l'affirmation d'une unique nature humaine est en réalité une abstraction, car il y a des natures humaines et particulièrement une féminine et une masculine (ou plusieurs). Par un discours commun sur la nature humaine, on masquerait des différences essentielles entre femmes et hommes, dans le rapport que les premières et les seconds entretiennent à eux-mêmes, aux hommes, aux femmes et au monde. Contre une telle vision, Adam, voyant Ève pour la première fois, s'exclame : « Cette fois c'est l'os de mes os, la chair de ma chair. » (Genèse 2.23). Autrement dit, il lui reconnaît une même nature.

Face à ces deux écueils, on trouve deux tentatives théologiques légitimes d'articulation de l'unité de l'humanité et de la dualité du masculin et du féminin. La première tentative, que l'on pourrait qualifier de moderne, fait primer la commune nature humaine sur la distinction des sexes. Dans ce sens, Christiana De Groot qualifie de *secondaire* la différenciation des sexes¹⁵. On serait d'abord et avant tout humain, avant d'être homme ou femme. La force est que l'on comprend bien tout ce qu'il y a d'apparemment féminin chez les héros de l'Écriture sainte ou d'apparemment masculin chez ses héroïnes, car cela relève d'une commune nature humaine devant Dieu¹⁶. Mais le risque est alors de relativiser les spécificités du masculin et du féminin.

Il est un second effort d'articulation de l'unité de l'humanité et de la dualité du masculin et du féminin, que l'on qualifiera d'antimoderne. Il revient à faire primer la distinction des genres – masculin et féminin – pour ensuite remarquer leur commun appel à la dignité en tant que personne humaine. Et l'on pourrait invoquer à l'appui de cette position le texte suivant de l'apôtre Pierre : « Vous de même, maris, vivez chacun avec votre femme en reconnaissant que les femmes sont des êtres plus faibles. Honorez-les comme cohéritières de la grâce de la vie » (1 Pierre 3.7). On serait irréductiblement femme ou homme mais cela ne pourrait s'effacer devant le commun appel au salut¹⁷. La force d'une telle position est que l'on s'y efforce de comprendre ce qu'il y a de typiquement féminin et de typiquement masculin dans l'existence et l'appel des femmes et des hommes. Le risque est alors de majorer ces traits et de ne pas assez faire place à la nouveauté de la nouvelle alliance qui dit : « Il n'y a plus ni juif ni païen, il n'y a plus ni esclave ni citoyen libre, il n'y a plus *mâle et femelle* ; en effet, vous êtes tous un, unis à Jésus Christ. Si vous appartenez au Christ, vous êtes alors les descendants d'Abraham et vous recevez l'héritage que Dieu a promis. » (Galates 3.27-28)¹⁸.

Ce dernier texte suffirait à nous faire pencher en faveur de la première tentative, qu'on appellerait alors non seulement moderne mais aussi propre à la nouvelle alliance. Toutefois, l'on ne peut éliminer la seconde tentative, en la qualifiant non seulement d'antimoderne, mais de vétéro-testamentaire. Car Paul, comme Pierre, ne nie pas la différence du masculin et du féminin, il se contente d'indiquer qu'elle est relativisée à la lumière de l'unité du genre humain que le Seigneur est venu accomplir. Car il y a et demeure des juifs et des hellènes, des personnes asservies et des personnes libres, des hommes et des femmes. Seulement, ces distinctions ne peuvent servir à exclure aucun de ces groupes de l'appel qu'ils reçoivent de Dieu en Christ.

Entre ces deux tentatives légitimes d'articulation de la dualité du masculin et du féminin d'une part et de l'unité de l'humanité d'autre part, nous proposons une troisième voie. Ce n'est ni l'unité primant la diversité, ni la diversité primant l'unité, mais la vérité de deux aspects *en même temps* : la dualité et l'unité de l'humanité ou son unité et sa dualité. Nous sommes humains,

¹⁵ Christiana De Groot, "Genesis", *The IVP Women's Bible Commentary*, Downers Grove, InterVarsity Press, 2002, p. 6.

¹⁶ Hébreux 11.

¹⁷ On pourrait également faire intervenir le texte de Paul à Timothée, où il parle d'un salut typiquement féminin (1 Timothée 2.8-15). Et dans le cadre du couple, Paul semble également indiquer une vocation différente aux époux et aux épouses, au cinquième chapitre de l'épître aux Éphésiens, lettre ayant comme vocation à circuler parmi les Églises.

¹⁸ Nous soulignons la citation littérale que Paul fait de Genèse 1.27.

hommes et femmes ; nous sommes hommes et femmes, humains¹⁹. On doit bien voir les choses d'un certain point de vue, mais cela n'exclut ni ne disqualifie l'autre. Ainsi, tout discours qui pose cette dualité d'aspect et n'exclut pas l'un des deux nous semble légitime dans son approche.

Conséquences de l'unité et de la dualité humaine

À rebours des discours qui refusent l'unité, nous affirmons qu'il y a une humanité et que nous sommes tous et toutes humains, créés en image de Dieu, avec la dignité et le respect associés. Un premier discours à déconstruire est donc celui de la relativisation de la commune appartenance à une même espèce que l'on trouve dans les critiques féministes du masculin comme dans les critiques masculinistes du féminin. Plus largement et à la suite de Paul, nous refusons donc de diviser l'espèce humaine unique et de la réduire à des catégories de sexe, de sexualités, ou de genre. Nous refusons aussi bien la guerre des sexes que la guerre des sexualités, la guerre des genres, la guerre des transgenres et des cisgenres, etc.

À rebours des discours qui refusent la dualité « mâle et femelle », nous affirmons cette dualité non-secondaire. La différence sexuée est non seulement source de véritable altérité dans les relations humaines entre hommes et femmes, mais encore source féconde de vie nouvelle par l'engendrement. Si nous condamnons la haine des personnes homosexuelles, transgenres, etc. comme contraire à l'amour chrétien, nous nous inquiétons aussi d'une montée de la haine de la normativité hétérosexuelle. Et nous observons que des minorités autrefois socialement opprimées veulent aujourd'hui imposer de force à la société une culture de l'indifférenciation sexuée, et nous refusons cela comme faux et injuste. D'ailleurs, l'Écriture présente cette différence comme fondamentale (Genèse 1.27). Autrement dit, en comparaison de cette différence-là, toutes les autres sont secondaires. Aucune n'est présentée comme aussi structurante que celle-ci.

Nous affirmons par ailleurs que notre identité est façonnée par Celui qui nous a donné une nature humaine et façonnée par nos rapports familiaux et culturels. Nous humains, sommes par nature des êtres de nature et de culture. Le sexe humain, s'il est une donnée biologique, est à recevoir et à accueillir par la parole qui l'humanise. Notre identité n'est donc ni purement biologique ni pure construction sociale mais tissée des deux. Ce n'est pas en analysant la biologie ou en revendiquant une tradition, une culture, ou au contraire en la déconstruisant, que nous trouvons notre identité, mais en regardant au Souverain tisserand créateur de notre humanité : « C'est toi qui as formé mes reins, qui m'as tissé dans le sein de ma mère. » ou encore « Mon corps n'était point caché devant toi, lorsque j'ai été fait dans un lieu secret, tissé dans les profondeurs de la terre. » (Psaume 139.13 et 15).

Nous rejetons ainsi comme mensongère une théologie *queer* qui tord la réalité de la création et nie l'autorité et la vérité de la Parole de Dieu pour justifier une fausse espérance pour les personnes transgenres. Parmi ces théologiens qui défendent la transidentité comme une possibilité pour les chrétiens, on peut observer deux grandes tendances. Premièrement, ceux qui cherchent à trouver des justifications bibliques aux revendications transidentitaires, en tordant la Parole de Dieu. Par exemple en plaquant sur le récit de la Genèse qui énonce la réalité de deux sexes, une gamme de ressentis identitaires entre le masculin et le féminin, ou encore en utilisant hors contexte l'exemple des eunuques. D'autres théologiens *queers* reconnaissent que ces tentatives sont vaines et se proposent plutôt de déconstruire le texte biblique, pour nier qu'on y trouve aucune norme hétérosexuelle et pour permettre à chaque lecteur d'y trouver des matériaux pour construire lui-même sa propre identité, le critère du sentiment d'authenticité de l'individu remplaçant le critère de l'autorité des Écritures. Le théologien D. Bonhoeffer écrit très justement : « Le mensonge, c'est l'opposition à la Parole de Dieu telle qu'il l'a prononcée en Christ,

¹⁹ La création « en image de Dieu » irait dans ce sens : Dieu étant lui-même tout à la fois un et différencié en lui-même entre le Père, le Fils et l'Esprit.

et sur laquelle repose la création. Le mensonge est donc la négation, la destruction consciente et intentionnelle de la réalité telle qu'elle a été créée par Dieu et qu'elle subsiste en lui, pour autant que cette négation et cette destruction s'accomplissent par la parole et par le silence²⁰».

Nous affirmons en ce sens que c'est le Christ seul qui, si nous mettons notre foi en lui, nous donne notre véritable identité d'enfant de Dieu, de fils ou de fille de Dieu, et nous transforme spirituellement par son Esprit saint et qui, à son retour, transformera notre corps misérable en corps glorieux. Christ est notre seule espérance pour notre âme comme pour notre corps. Toute autre espérance est trompeuse, comme celle de nous transformer à notre guise en homme, femme, non binaire, etc. Certains en ont fait l'amère expérience, regrettant leur transition de genre. Quel que soit le bénéfice qu'en éprouvent ceux qui y ont recours, cette « crucifixion » du corps par la technique (hormones, chirurgie) ou cette déformation de la langue commune (non binaire, a-genre, etc.) est une fausse espérance qui prend la place du salut en Christ, par la croix, par la mort au péché et par la vie que donne l'Esprit saint.

Nous affirmons enfin que, même dans la nouvelle alliance, et dans l'attente de notre corps glorieux, la différence sexuelle participe de notre rôle à jouer dans la vie présente. L'épître de Paul aux Éphésiens peut se lire précisément comme les indications d'un jeu de relation dont le monde a besoin pour saisir ce qu'il en est de la relation du Christ à l'Église : le « mystère » du masculin et du féminin nous parle de l'Époux et de l'Épouse par analogie à la relation du Christ avec l'Église (Éphésiens 5.32). Ce n'est que lorsque l'Époux divin viendra pour ses noces avec l'Épouse qu'est le peuple racheté, que la communion dans la différence sexuelle, telle que vécue dans le mariage, perdra de son sens, puisqu'elle n'était que l'ombre d'une communion à venir – communion du Créateur et de l'humanité créée (Matthieu 22.30). Mais en attendant, notre rôle à jouer l'est en tant qu'humain et qu'homme/femme.

Un type biblique éclairant : l'eunuque

Mais si la nature ne nous a pas pourvu d'un sexe clair²¹, comment vivre cette dualité du masculin et du féminin censée faire partie de notre être ? Une figure biblique peut nous éclairer ici : il s'agit de l'eunuque. Les eunuques sont généralement compris comme ces hommes castrés à un moment de leur histoire. Ils le sont dans un certain but, à savoir être au service des rois, et de leurs harems de femmes, sans risque qu'ils mêlent leur semence à la semence royale.

L'Écriture témoigne en effet de la considération divine pour ces personnes. Ainsi en Ésaïe, loin de les exclure du peuple de l'alliance du fait d'un défaut d'intégrité physique, le Seigneur les invite à ne pas se plaindre des impossibilités liées à leur situation physique, mais à considérer la place que Dieu veut leur faire au sein de son peuple : « Si un eunuque respecte mes sabbats, s'il choisit de faire ce qui m'est agréable, s'il se tient à l'engagement que j'attends de mon peuple, alors je lui réserverai, sur les murs de mon temple, un emplacement pour son nom. Ce sera mieux pour lui que des fils et des filles. Je rendrai son nom éternel, rien ne l'effacera. » (Ésaïe 56.4-5). Que cela garde tout chrétien de déconsidérer une quelconque personne dont le sexe a été transformé, parce que cela n'empêche en rien Dieu de faire son œuvre de restauration spirituelle en elle, ni de lui faire intégrer l'Église du Seigneur.

En Actes 8.26ss, c'est justement vers un tel eunuque que l'Esprit-saint envoie Philippe. Et cet eunuque est justement en train de lire Ésaïe, un chant du Serviteur qui présente ce serviteur qui a subi la violence des hommes, qui est mort avant d'avoir pu espérer une descendance. L'eunuque éthiopien, qui est manifestement un craignant-Dieu, est saisi par cette figure, de laquelle il est proche. Philippe lui explique à qui ce texte fait référence, et sur ce, l'eunuque demande le baptême. Dieu désire que son peuple aille en mission vers les personnes qui, comme

²⁰ Dietrich Bonhoeffer, *Ethique*, Labor et Fides, Genève, 1965, p.313-314.

²¹ Les personnes dites « intersexuées ».

cet eunuque, ont souffert dans leur chair sexuée, au point de ne plus pouvoir espérer de descendance.

Enfin, en Matthieu 19.12, face à des disciples qui trouvent la parole du Maître au sujet du mariage trop exigeante, Jésus mentionne trois types d'eunuques : ceux de naissance, ceux qui le sont devenus par la main des hommes (deux catégories de personnes qui *subissent* leur statut d'eunuque), et ceux qui choisissent de le devenir « à cause du royaume des cieux », c'est-à-dire *volontairement*, et de conclure : « Que celui qui a des oreilles pour comprendre comprenne ! » De ce texte nous pouvons tirer au moins deux leçons. La première est que, de manière remarquable, Jésus évoque la figure de l'eunuque comme un fait de nature, et non comme une réalité contre-nature, c'est-à-dire comme une réalité qui se produit quelque fois « sous le soleil ». Là où une longue tradition de naturalistes et de chercheurs en biologie n'aurait pas hésité à parler de « monstruosité » et d'échec de la finalité à l'œuvre dans le monde du vivant, Jésus, et ses disciples après lui, sont invités à enregistrer le fait sans jugement de valeur. La seconde, relative au troisième type d'eunuque, est que, bien que l'interprétation du texte fasse débat, Jésus laisserait entendre qu'il y a, à devenir volontairement eunuque, une « meilleure » voie pour servir la cause du royaume de Dieu que le mariage, ce qui rejoindrait en un sens les propos de Paul sur le célibat en 1Corinthiens 7 (voir ci-après, « entre espérance et réalisme »).

III/ La dysphorie de genre : comment accompagner ?

Introduction : distinguer les situations

Les personnes qui mettent en doute leur identité sexuelle viennent nous heurter, nous troubler, et plus on est proche plus c'est violent (si c'est mon enfant, mon conjoint, ou un chrétien de mon Église). Mais la première question que je dois me poser c'est : comment réagir en chrétien et comment accompagner ?

Pour savoir comment réagir et comment accompagner, encore faut-il distinguer les situations qui se présentent à nous : sommes-nous face à un enfant ou un adolescent mal à l'aise dans son identité sexuelle ? Sommes-nous face à une personne en décalage avec les stéréotypes de genre ? Sommes-nous face à une personne adulte en dysphorie de genre et qui en souffre ? Ou sommes-nous face à une personne transgenre qui s'assume ? Nous nous attarderons davantage sur le troisième cas, mais nous dirons d'abord quelques mots des trois autres situations.

Face à un enfant ou un adolescent mal dans sa peau, il s'agit de se rappeler que c'est un phénomène normal et que, la plupart du temps, comme cela a été mentionné plus haut, le trouble disparaît de lui-même à l'âge adulte. Il s'agit donc, pour les parents, de rester fermes quant à l'interdiction de recourir à tout traitement hormonal ou chirurgical, mais aussi d'être à l'écoute de l'enfant/adolescent pour entendre sa souffrance ; si besoin, le faire accompagner psychologiquement et lui montrer la voie de guérison et de liberté possible en Christ (nous y reviendrons).

Face à un homme ou une femme en décalage avec les stéréotypes de genre, il s'agit de reconnaître que les stéréotypes imposés par la culture ou la société ne sont pas Parole de Dieu. Certes, la Parole de Dieu met en avant des caractéristiques plus propres à la féminité ou à la masculinité mais sans nous enfermer dans des cases. Il faut donc ici encourager les personnes à vivre leur manière d'être femme ou d'être homme, sans se sentir coupable de ne pas rentrer dans les stéréotypes de genre. Il serait bon de prendre le temps de parcourir les Écritures saintes, pour voir vraiment ce qu'elles disent du masculin et du féminin, sans éviter ni les textes qui distinguent

les rôles, ni ceux qui sont en décalage avec nos stéréotypes de genres actuels ou hérités du passé²².

Face à une personne transgenre à l'aise avec son identité transgenre, qui ne ressent aucune culpabilité, il s'agira d'annoncer la vérité pour amener la personne à repentance. En effet, bibliquement, la question n'est pas de savoir comment je vis mon identité sexuée mais comment je me situe par rapport à mon Créateur : en accord ou en rébellion par rapport au corps qu'il m'a donné ? Il s'agit donc de ne pas tomber dans le subjectivisme au risque de l'abandon de la vérité : la vérité de la Parole prime sur la vérité de la personne. En l'espèce, il y aura une démarche de repentance à faire pour pouvoir vivre en cohérence avec la Parole et à la gloire de Dieu. Il faut ici invoquer l'argument spirituel du refus de la toute-puissance quant au fait de déterminer soi-même son identité de genre. En effet, il s'agit d'accepter que nous ne sommes pas le Créateur, et certainement pas sur une chose aussi fondamentale et structurante que notre identité sexuée. Car, quand une personne croit changer de sexe, il s'agit toujours du même péché qu'Adam et Ève : croire savoir mieux que Dieu ce que je suis, me prendre pour Dieu en décidant qui je suis, plutôt que de laisser mon Créateur me dire qui je suis. Car Dieu ne se trompe pas en nous créant homme ou femme !

Mais il y a aussi et surtout toutes ces personnes adultes en dysphorie de genre qui en souffrent et s'interrogent peut-être sur le fait de recourir à des traitements ou à la chirurgie. Comment les accompagner ?

Tenir l'accueil et la vérité

Le Christ nous aime en vérité c'est-à-dire qu'il nous appelle à considérer avec amour ces personnes en souffrance sans rien céder à la vérité²³. Tout l'enjeu est d'accueillir la personne en dysphorie de genre avec sa souffrance et d'annoncer la vérité que nous communiquons la Parole de Dieu à ce sujet. Car l'Église est appelée à la sainteté dans tous les domaines, y compris celui de l'éthique du corps. Mais rappelons ici que la vérité que nous offre le Christ n'est pas un fardeau mais qu'au contraire elle nous rend vraiment libre (Jean 8.32).

Rappelons aussi, pour ce qui est de l'accueil, que nous accompagnons nous-mêmes toujours les autres à partir de notre propre déchéance sexuelle. Nous ne sommes pas des parfaits accompagnant des pécheurs, mais des pécheurs accompagnant des pécheurs. Dit autrement : par rapport à ceux qui dévient de l'ordre créé par Dieu, il faut nous rappeler que nous sommes tous des déviants au regard de la volonté de Dieu et que Jésus n'est pas venu pour les biens portants mais pour des malades. Si Jésus n'est pas venu pour les justes mais pour les pécheurs, les personnes en dysphorie de genre ont donc leur place dans nos Églises. Comme dit plus haut, la dysphorie de genre est une souffrance particulière parmi toutes les souffrances que nous connaissons depuis que le monde s'est éloigné de Dieu. Cela ne relève donc pas forcément d'un péché ni d'une culpabilité personnelle : c'est souvent simplement le fait de vivre dans un monde déchu.

Dans tous les cas, l'attitude de Jésus envers les marginaux devrait être notre modèle : il va au-devant d'eux, non pour les juger ni pour les conforter dans leur marginalité, mais pour leur offrir une vie nouvelle et une liberté nouvelle. Il les invite à abandonner toute espèce de complicité avec le mal qui les traverse.

²² Ainsi les larmes des héros de la Bible (contre l'injonction culturelle selon laquelle un homme, cela ne pleure pas), comme celles de Joseph en Genèse 45 ou de notre Seigneur Jésus-Christ lui-même en Jean 11. Ainsi la femme-entrepreneur de Proverbes 31, présentée comme épouse-modèle – loin de l'image de la femme au foyer qui y serait cantonnée et recluse.

²³ Pour une telle approche, voir Andrew Walker, *Dieu et le débat transgenre, op. cit.*, et, en contexte francophone, Marie-Noëlle Yoder, *Quand genre, culture et foi s'entrechoquent*, Editions Mennonites, 2023.

Il conviendra donc de distinguer entre : 1) L'accueil de la personne ; 2) L'accompagnement de la personne ; 3) La désapprobation de démarches de transformation de soi.

Tenir l'accueil et la vérité, tenir la distinction entre accueil, accompagnement et désapprobation pose des questions très concrètes. Un exemple : une femme du nom de Charlotte souhaite se faire appeler Étienne. Que doit-on faire ? Au nom de l'accueil, l'appeler selon son désir ? Ou, au nom de la vérité, l'appeler Étienne ? Autre situation : un homme vient à l'Église pour un Parcours Alpha vêtu en femme. Il chemine spirituellement et en vient à demander le baptême, tout en affirmant son incapacité présente à s'habiller en homme. Que doit-on faire ? Au nom de l'accueil, le baptiser tel quel en espérant un changement par la suite ? Ou, au nom de la vérité, doit-on lui demander de renoncer à son travestissement avant de pouvoir être baptisé ? Nous touchons là du doigt toute la difficulté d'un sujet à même d'engendrer des tensions et donc susceptible de ne pas faire l'unanimité au sein du monde évangélique.

Entre espérance et réalisme

Mais, si la dysphorie de genre vient du fait que nous vivons dans un monde déchu, alors il y a une bonne nouvelle : Jésus, par son œuvre à la croix, a fait œuvre de réconciliation ! « Son corps brisé pour nous, voilà la réponse définitive aux maux que nous fait subir notre corps » écrit un auteur. Surtout, Paul, en 2Corinthiens 5.17 dit : « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées ; voici : toutes choses sont devenues nouvelles ». Il y a, en Christ et par l'œuvre de l'Esprit, une espérance de réconciliation avec son corps pour la personne en souffrance avec celui-ci. Oui, en Christ, en cheminant par l'Esprit, la personne en dysphorie de genre peut espérer une réconciliation intérieure entre son corps, son esprit et son âme : elle peut espérer être « réunifiée » (Psaume 86.11).

Mais il faut rester réaliste : Paul, en Romains 8.18-25, souligne que c'est en espérance que nous sommes sauvés et que, pour l'heure, nous souffrons et soupirons après notre rédemption corporelle. Plus les causes de la dysphorie de genre sont profondes, plus le cheminement sera long. Mais c'est à raison que nous espérons la paix de l'être et il nous faut accompagner ces personnes en ce sens.

L'accompagnement de la personne en dysphorie de genre doit donc faire preuve à la fois d'espérance et de réalisme : il faut tenir la tension entre le fait que le chemin sera possiblement long et difficile, douloureux, mais qu'en Jésus-Christ, avec l'aide de l'Esprit saint, il y a un avenir meilleur possible, pourquoi pas une guérison, sinon au moins une certaine paix intérieure. Surtout, dans tous les cas, la bonne nouvelle c'est que cette souffrance aura une fin et que nos corps mêmes seront parfaitement restaurés au jour de la résurrection.

En ce sens, il peut s'agir pour la personne en dysphorie de vivre son trouble comme « sa croix » (Matthieu 16.24) ou son « écharde dans la chair » (2Corinthiens 12.7²⁴). Pour une personne en dysphorie de genre, parfois liée avec une attirance homosexuelle, le célibat et la chasteté peuvent être la seule option conforme à la Parole. Mais il y a ici une bonne nouvelle : le célibat et la chasteté sont une option de la marche chrétienne, elles sont même la meilleure option, ainsi que Paul l'annonce en 1 Corinthiens 7.7-8, 32-34. Et les chrétiens qui adoptent pleinement cette voie anticipent à leur manière la vie éternelle. En effet, avoir une vie semblable aux anges est ce qui nous est réservé dans la cité céleste. C'est la raison pour laquelle vivre sans déployer de vie sexuelle, sans construire de vie conjugale, sans avoir de descendance est une option ouverte par

²⁴ D'ailleurs, faisons, un instant, preuve d'imagination : Paul, par cette expression évoque quelque chose de pénible dans son vécu intime dont il a demandé à Dieu d'être libéré... Et Dieu ne l'en a pas libéré mais lui a répondu : « Ma grâce te suffit ». Est-ce que cela changerait notre regard sur la dysphorie de genre si nous apprenions que l'épine dans la chair évoquée par Paul était une difficulté à accepter sa masculinité ? Et si son célibat avait un rapport avec cette difficulté ?

l'Évangile pour ces temps qui sont les derniers (Matthieu 19.12) et valorisée (1 Corinthiens 7). Aujourd'hui dans l'attente de l'époux divin, c'est éternellement que nous vivons la joie de la communion en sa présence, lors des noces de l'Agneau.

Une démarche volontaire

Rappelons aussi que si la personne en dysphorie de genre qui s'engage avec le Christ est appelée à se laisser transformer, tout chrétien l'est aussi. Soulignons ici le caractère volontaire et non contraint qui doit être celui du choix du changement de la personne transidentitaire. La foi chrétienne prône la non-violence et il s'agit donc de laisser cette personne libre de désirer cheminer avec le Christ pour se retrouver.

À cet égard, il faudra sans doute faire preuve de sagesse et de discernement dans l'attribution de services et de responsabilités à une personne en questionnement de genre dans l'Église, en fonction de son « volontarisme » à se laisser transformer. En effet, il faut distinguer entre la personne qui souffre de dysphorie de genre et qui, en soi, ne pèche pas mais est tentée, et la personne qui agit sur son corps en recourant aux hormones ou à la chirurgie pour changer de genre et où, là, il y a péché.

La primauté de l'identité en Christ

En vue de cette transformation, il sera sans doute utile d'amener la personne à réaliser que son identité réelle et profonde est « en Christ », c'est-à-dire que son identité est avant tout une identité spirituelle, celle d'être enfant du Père, de sorte que son identité sexuelle n'est plus le tout de sa personne²⁵. La vie chrétienne devrait en effet contribuer à développer un sens de la transcendance de la personne qui évite de se réduire soi-même à des caractéristiques extérieures et qui aide à trouver son identité profonde en Dieu. Car, du point de vue chrétien, l'identité profonde et le sens ultime de notre existence n'est pas dans des caractéristiques extérieures ni même dans des identités revendicatives exprimées avec convictions. Notre identité profonde de chrétiens, le lieu fondamental et le sens véritable de notre vie sont « cachés avec le Christ en Dieu » (Colossiens 3.3). En ce sens, en affirmant qu'« il n'y a plus ni mâle ni femelle » (Galates 3.28), Paul n'annonce pas l'abolition des sexes mais la primauté de l'identité spirituelle en Christ pour les croyants. Dans une société préoccupée par le narcissisme, le culte de l'image, la consommation et l'épanouissement individuel, une composante essentielle du cheminement du chrétien est ainsi le recentrage de notre identité sur le Christ.

Le rôle de l'Église

Enfin, la participation à la vie d'une Église locale peut venir concrétiser le rôle de famille spirituelle et renforcer la nouvelle identité en Jésus-Christ de la personne dysphorique. En effet, la communauté des chrétiens est un des outils que Dieu veut utiliser pour contribuer à la guérison des blessures relationnelles et émotionnelles de ses enfants, au soulagement de la solitude des personnes esseulées et aux besoins d'accompagnement spirituel et pastoral de chacun. La communauté spirituelle de l'Église est aussi le contexte voulu par Dieu pour réorienter notre focalisation identitaire sur le Christ. Le rôle de l'Église locale ne doit pas se limiter à

²⁵ Pour éviter tout spiritualisme, nous précisons qu'en Christ, il y a pour chacun, et particulièrement pour toute personne sentant une tension entre son sexe physique et son genre ressenti ou souhaité, un chemin d'acceptation, un parcours d'appropriation de son corps sexué (masculin, féminin, et en plus masculin d'une certaine façon, plus féminin d'une certaine façon, ou encore ni franchement l'un ou l'autre pour ceux qui sont nés ainsi). Il y a notamment tout une littérature féministe encourageant les femmes à assumer pleinement et déployer leur potentiel féminin (par exemple : Gaëlle Baldassari, *Kiffe ton cycle*, Larousse, 2019). Une littérature, masculine de ce genre existe également (par exemple : Hart D. Archibald, *The Sexual Man*, Thomas Nelson, 1995).

l'accompagnement de la personne transgenre mais aussi à l'accompagnement de son entourage. Cela étant dit, les responsables d'une Église locale ne disposent pas toujours de toutes les ressources pour assurer un accompagnement spirituel et émotionnel de qualité et ne doivent pas hésiter à faire appel à des professionnels en relation d'aide ou en psychothérapie.

Un témoignage

Terminons avec ce beau témoignage de Léo : « Je n'étais donc pas né femme ou homosexuel » qui montre qu'il y a un autre chemin pour sortir du trouble sur l'identité sexuelle que la chimie et la chirurgie.

Dès l'enfance Léo s'est senti fille dans un corps de garçon. Son contexte familial était celui d'un père alcoolique et absent et d'une mère envahissante qui reporte son besoin d'affection sur son fils. Sans aller jusqu'au transsexualisme, il passe par des expériences homosexuelles compulsives. Il explique : « Ma mère avait déjà avorté cinq fois quand je suis né. J'étais destiné à l'avortement. Insécurité déjà dans le ventre de ma mère, angoisses profondes, inquiétudes... auxquelles s'ajoute un déficit hormonal en testostérone lequel, plus tard, a affecté certaines de mes caractéristiques masculines. Durant plus de quarante ans, être heureux et fier d'être un homme m'a semblé complètement " hors-sujet " et totalement inaccessible. J'étais persuadé que Dieu m'avait créé femme et non pas homme. Mais heureusement, après tant d'années de détresse, de désorientation et de confusion, j'ai laissé Dieu revisiter, éclairer et réorienter mon douloureux passé et mes repères faussés²⁶ ».

Ce qui est remarquable dans ce témoignage, c'est la combinaison de facteurs humains (l'amour d'une femme, le retour de son père) et spirituels (l'acceptation de Dieu comme Père) qui ont aidé Léo à retrouver une identité masculine. Nous ne prétendons pas que cette histoire puisse être celle de tous ceux qui éprouvent ces troubles de l'identité sexuelle, mais elle ouvre un horizon d'espérance d'une réconciliation intérieure qui ne passe pas par d'effroyables mutilations.

IV/ Conclusion

Pour récapituler les grandes lignes d'une vision protestante évangélique de la dysphorie de genre, ancrée dans une théologie de la création et de la rédemption, nous affirmons que :

- 1) Nous subissons tous les conséquences du péché originel et que nous sommes tous malades du péché à des titres divers et que Dieu est venu en Jésus nous en délivrer par pure grâce. Cela doit nous rendre humble, compatissant et patient ;
- 2) Cette rupture avec le Créateur, rupture originelle et perpétuée, donne une clef de lecture des troubles dans le genre. Aussi l'on ne peut pas nécessairement imputer une responsabilité exhaustive à quelqu'un ou à une cause précise ;
- 3) Ces troubles de genre peuvent susciter en nous des réactions pécheresses, qui vont du rejet des personnes à une acceptation complice du travestissement de la réalité créée ;
- 4) Réduire une personne à sa vie sexuelle ou à son trouble de genre c'est pécher en niant notre commune humanité créée par Dieu et notre commun appel à la vie avec Dieu (cf. 1Pi 3.7) ;
- 5) Nier la réalité de deux sexes c'est nier le Créateur et sa belle et bonne création ;
- 6) Prétendre bâtir son identité uniquement sur son ressenti est un mensonge et une folie : « Se prétendant sages, ils sont devenus fous » dit Paul (Rm 1.22) ;
- 7) Se révolter contre son corps c'est se révolter contre son Créateur Le recours aux

²⁶ « Je n'étais donc pas né femme ou homosexuel », Léo, interviewé par Georges Mary dans *Cahiers de l'Ecole Pastorale*, hors-série n° 15, 2013, p. 65-77

hormones ou à la chirurgie pour chercher à changer de sexe est une destruction de l'œuvre créée. Prétendre se recréer à l'image qui nous convient c'est prendre la place de Dieu notre Créateur et notre Rédempteur en Christ, seul Sauveur pour notre âme et notre corps ;

- 8) Le Christ nous appelle à un accueil inconditionnel des personnes en souffrance que nous sommes toutes et tous. Mais cet accueil inconditionnel ne veut pas dire complicité ou acquiescement au péché consistant à œuvrer pour changer de sexe. Le Christ nous appelle certes à un accueil inconditionnel des personnes malades, que nous sommes toutes et tous, mais Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et, pour cela, il les appelle non pas à changer de corps ou d'état-civil mais à se repentir pour le pardon de leur péché et à mettre toute leur espérance en Christ seul.

Annexes

Annexe 1 : Définition des termes clefs

Les troubles dans le sexe et de genre ont entraînés l'invention d'un nouveau vocabulaire et de nombreux lexiques²⁷.

Sans rejeter *a priori* ce vocabulaire, ces lexiques doivent être lus de façon critique en se posant la question suivante : ce vocabulaire, son usage, sont-ils descriptifs (par exemple « dysphorie de genre ») ou prescriptifs, visant à créer une nouvelle norme (« non binaire » par exemple est connoté et dévalue la foi en la différence des sexes, comme étant binaire, c'est-à-dire simpliste et manichéen).

Ce lexique se contentera donc d'explicitier les notions utilisées dans ce texte et le sens que nous leur donnons. Nous présentons les termes par ordre alphabétique :

- **Cisgenre** : terme pour décrire un individu dont l'identité de genre et l'expression de genre sont en phase avec le sexe attribué à la naissance.
- **Dysphorie de genre** : va de l'inconfort à la détresse liés à une incongruence entre l'identité de genre d'un individu et le sexe attribué à la naissance.
- **Identité de genre** : on peut définir le *genre* à la fois comme un sentiment et une manière sociale d'être. C'est le sentiment d'être un homme, une femme ou une personne d'une autre catégorie qui peut correspondre ou non au sexe biologique. Et c'est une manière de vivre personnellement, inter-personnellement, culturellement son sexe.
- **Identité sexuée** : la psychiatre Colette Chiland, écarte le terme de « identité de genre » pour lui préférer celui d'« identité sexuée ». Elle distingue : « 1. le *sexué*, ce qui relève de la *sexuation* c'est-à-dire de la *division* des êtres humains (le genre humain c'est-à-dire l'espèce humaine) en sexes (généralement en deux suivant le dimorphisme sexuel, ou éventuellement en plus de deux sexes, nous le reverrons) ; 2. le *sexuel*, ce qui relève de la *sexualité*, c'est-à-dire de la *conjonction* des sexes. On doit regarder les faits selon ces *deux perspectives différentes*, la sexuation et la sexualité. Or l'existence de ces deux perspectives est gommée par ceux qui, comme John Money et Richard Green, incluent *l'orientation sexuelle* (hétérosexualité, homosexualité, bisexualité) dans la définition de l'identité de genre.²⁸»
- **Incongruence de genre** : ressenti, marqué et persistant chez une personne, d'incompatibilité entre l'identité de genre et le genre que l'on attend d'eux en fonction de leur sexe de naissance.
- **Non binaire** : genre revendiqué par des personnes qui ne se reconnaissent pas dans les catégories de sexe masculin ou féminin. Cette autodésignation peut désigner une multitude de pratiques sexuelles (gays, lesbiennes, bisexuels), ou de genres : queer, transgenres, neutre (p. ex., agendre ou neutrois) ; ou mélangeant des éléments d'autres genres (p. ex., polygender, demiboy, demigirl) ; ou une revendication de pouvoir passer d'une identité de genre à l'autre (p. ex., genre fluide). L'usage de cette catégorie « non binaire » donnerait à

²⁷Par exemple : American Psychological Association, *A glossary: Defining transgender terms*, version 8. Disponible en ligne : <https://www.apa.org/monitor/2018/09/ce-corner-glossary> World Professional Association for Transgender Health: Standards of Care.

²⁸ Colette Chiland, *Changer de sexe, illusion et réalité*, Odile Jacob, 2011, p.38.

penser que les binaires, ceux qui se situent clairement dans un sexe, sont simplistes, étroits d'esprit voire obtus, alors que les non binaires seraient ceux qui sont larges d'esprit et ouverts à la complexité du réel. On conçoit la séduction que peut exercer cette pensée dans la période trouble de l'adolescence.

- **Queer** : signifie « bizarre », « étrange », « anormal ». Cette insulte des « straights » (normaux, droits) pour stigmatiser gays, lesbiennes, transsexuels, travestis, drag Queens... a été retournée par ceux-ci en affirmation de fierté identitaire comme stratégie politique de dénonciation et de proposition.
- **Sexe** : défini par les caractéristiques habituellement utilisées pour distinguer les hommes et les femmes ; le sexe se réfère en particulier aux caractéristiques physiques et biologiques qui sont physiquement évidentes à la naissance, la plupart du temps.
- **Théologie Queer** : d'après l'avant-propos d'Apolline Thromas et Christophe Chalamet à l'ouvrage de Linn Marie Tonstad, *Théologie Queer*, Labor et Fides, 2022, la théologie *queer* est apparue « au sein de la théologie anglophone, avec comme ambition de perturber et de complexifier des visions théologiques stables, binaires et hétéronormatives de la sexualité et du genre ». Elle adopte la « perspective queer, pour interroger et dépasser certains présupposés et certaines pratiques discriminantes dans nos sociétés. »
- **Transidentité** : La transidentité est de l'ordre d'une revendication sociopolitique de reconnaissance identitaire et de droits pour les personnes s'identifiant comme *trans*.
- **Trans-identification** : terme utilisé par un rapport de mars 2024, du groupe Les Républicains du Sénat, intitulé « La trans-identification des mineurs ». Il sert à qualifier l'apparition « plus récente d'un phénomène inédit d'enfants et d'adolescents qui s'identifient *trans* ». Phénomène aussi qualifié de *syndrome de dysphorie de genre à apparition rapide* par des médecins pour la distinguer d'une authentique dysphorie de genre.
- **Transgenre** : terme générique englobant les sujets dont les identités ou les rôles de genre diffèrent de ceux généralement associés au sexe biologique qui leur a été reconnu à la naissance.

Annexes 2 : brève bibliographie **des études IRM du cerveau chez les personnes en dysphorie de genre**

Garcia-Falgueras A., Swaab D. F. "A sex difference in the hypothalamic uncinate nucleus: relationship to gender identity", *Brain*, 2008/131(12), p.3132-46.

Bao A-M, Swaab D. F., "Sexual differentiation of the human brain : relation to gender identity, sexual orientation and neuro-psychiatric disorders", *Front Neuroendocrinol*, 2011/32(2), p.214-26.

Schöning S, Engeli A, Bauer C, Kugel H, Kersting A, Roestel C, et al., "Original research—intersex and gender identity disorders: neuroimaging differences in spatial cognition between men and male-to-female transsexuals before and during hormone therapy", *Journal of Sex Med*, 2010/7(5), p.1858-67.

Hoekzema E, Schagen SEE, Kreukels BPC, Veltman DJ, Cohen-Kettenis PT, Delemarre-van de Waal H, et al., "Regional volumes and spatial volumetric distribution of gray matter in the gender dysphoric brain", *Psychoneuroendocrinology*, 2015/55, p.59-71.

Rametti G, Carrillo B, Gómez-Gil E, Junque C, Segovia S, Gomez Á, et al., "White matter microstructure in female to male transsexuals before cross-sex hormonal treatment. A diffusion tensor imaging study", *Journal of Psychiatric Research*, 2011/45(2), p.199-204

Savic I, Arver S., "Sex dimorphism of the brain in male-to-female transsexuals", *Cerebral Cortex*, 2011/21(11), p.2525-33.

Kruijver FP, Zhou JN, Pool CW, Hofman MA, Gooren LJ, Swaab DF, "Male-to-female transsexuals have female neuron numbers in a limbic nucleus", *Journal of Clinical Endocrinol Metabolism*, 2000/85(5), p.2034-41.

Pol HEH, Cohen-Kettenis PT, Haren NEMV, Peper JS, BransRGH, Cahn W, et al., "Changing your sex changes your brain : influences of testosterone and estrogen on adult human brain structure", *European Journal Endocrinol*, 2006/155(1), p.107-14.